

Béatrice Wilmos
L'Album
de Menzel

roman



Flammarion

L'Album de Menzel

*Béatrice
Wilmos*



Arnaud Février © Flammarion

« J'aime ses mains quand il prend un dessin et, du doigt, très légèrement, suit un tracé pâli ou le contour d'une déchirure. J'aime sa manière vive de tourner les pages de son carnet de croquis et de dessiner hâtivement, assis sur un muret, à la terrasse d'un café ou, même marchant et me parlant, le pas à peine ralenti, le visage baissé, sa main qui tient le carnet, toujours un peu de biais, ses doigts qui vont et viennent très vite sur la page, présent près de moi et pourtant absorbé par tant d'images qui me demeurent étrangères. »

Andrei Mayerov, un Russe passionné de dessins et conservateur au musée de l'Ermitage, traverse l'Allemagne en ruines pour récupérer les œuvres volées pendant la Seconde Guerre mondiale. Il découvre une collection d'esquisses de la Renaissance dans une maison dévastée dont le propriétaire a été exécuté. Quelques mois plus tard, à Berlin, il rencontre la fille de ce dernier, qui attend désespérément des nouvelles de sa famille.

Béatrice Wilmos est née en 1959. Elle a publié un premier roman, La Dernière Sonate de l'hiver (Flammarion, 2007).

Flammarion

Extrait de la publication

L'Album de Menzel

Du même auteur

La Dernière Sonate de l'hiver, Flammarion, 2007.

Béatrice Wilmos

L'Album de Menzel

roman

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-2334-9

Vois : les arbres existent ; les maisons que nous habitons, durent. Nous seuls passons d'un trait, comme un échange aérien, devant tout. Et tout conspire à l'unisson pour garder sur nous le silence, moitié par honte peut-être, et moitié dans un indicible espoir.

Rainer Maria Rilke, *Élégies de Duino*

BERLIN, 1955

Ce matin, je suis sortie tôt pour aller faire une visite à Sebastian Uhlworm. Était-ce l'humidité de l'automne sur les pavés, les feuilles noircies par l'eau des pluies ou l'odeur de bois brûlé ? Je croyais marcher à nouveau au milieu des décombres, comme il y a dix ans, respirant l'odeur de feu que dégageaient les charpentes carbonisées et tout ce qui, à l'intérieur des maisons, s'était consumé dans les incendies. Oui, le premier automne de la paix, en 1945, portait les mêmes couleurs de rouille et de brume. Il flottait dans l'air les mêmes senteurs âcres et la mousse, mêlée de fougères brunes, couvrait les pierres disjointes de l'allée qui menait à l'atelier d'Uhlworm, exactement comme aujourd'hui. Bien sûr, dans les avenues tout proches, les immeubles ont été reconstruits et les jardinets sauvages, qui fleurissaient entre les ruines, ont disparu depuis longtemps, retournés par de

gigantesques pelleteuses. Dans l'atelier même, il ne reste pas trace de la guerre. En mai 1945, des soldats russes avaient fait irruption, brisant les vitres et les cartonniers, et brûlant la table sur laquelle Uhlworm passait de longues heures à restaurer les dessins. Maintenant, il pose ses passe-partout, ses feuilles et ses outils sur une nouvelle table, d'un beau bois clair que le frottement des papiers et des brosses n'a pas encore patiné, et les cartonniers sont réparés depuis longtemps.

Mais quand j'ai vu l'invitation à une exposition de la Nationalgalerie, jetée la veille dans la boîte aux lettres d'Uhlworm, j'ai compris que le passé ne gît pas seulement dans la terre bouleversée et les amoncellements de gravats que l'on voit encore en lisière des forêts. Il demeure posé sur nos vies, comme un filet aux mailles déchirées. Il ne contient plus rien de tangible mais laisse passer les songes et la douleur. Une douleur, presque douce tant il nous paraît étonnant que nous puissions encore la ressentir, et qui a surgi quand j'ai reconnu, sur l'invitation, la reproduction d'une aquarelle de Dürer que possédait mon père. C'est un paysage exécuté dans les années 1490. On y voit des mélèzes le long d'un chemin, leur ombre étalée à leur pied, une rivière et des pâturages avec des maisons de bois dans le lointain. Du toit incliné de l'une d'elles, un filet de fumée monte droit dans le ciel. Sur la rivière, un pont effondré

ne tient plus que par une arche de pierres, suspendue au-dessus de l'eau. Mon père ne se lassait pas de regarder cette aquarelle si fragile et délicate avec ses tons de vert, clair, bleuté ou foncé comme le bronze, ses jaunes très pâles, ses rosés et ses bruns qui vibraient doucement sur la feuille et baignaient tout le paysage d'une transparence lumineuse.

L'exposition de la Nationalgalerie, qui durera tout l'hiver, présente des œuvres emportées en Russie par la Commission des trophées en 1945. À Leningrad, l'Ermitage les a gardées dans ses réserves pendant dix ans et les restitue maintenant aux musées situés dans le secteur soviétique de Berlin.

— J'ai restauré certains des dessins qui seront exposés. Les dessins qu'Andrei m'apportait mais aussi les autres... Enfin, tu étais là, tu le sais aussi bien que moi. C'est pour cela qu'ils m'invitent. Mais je n'irai pas, m'a dit Uhlworm en hochant la tête d'un air triste.

— *Dessins allemands des collections publiques et privées*, ai-je lu à voix haute, et j'ai revu les grandes boîtes où mon père tenait ses dessins précieusement enfermés, le chevalet sur lequel il les posait pour que nous puissions les regarder sans les abîmer, les mains dans le dos. Plus que tout, nous aimions qu'il feuillette avec nous l'album dans lequel le peintre Adolf Menzel, ami très proche de mon grand-père, avait dessiné notre maison.

Toutes les pièces étaient représentées à des heures différentes de la journée, le verger et les prés aux alentours, et les activités de ceux qui vivaient alors sur le domaine : mes grands-parents, mon père encore enfant, les domestiques et les journaliers venus pour la fenaison et la moisson.

La collection comptait plus de quatre-vingts dessins de la Renaissance allemande. L'aquarelle de Dürer était l'une des plus belles pièces. Je vois encore très nettement dans ma mémoire certains paysages d'Hirschvogel, des vues de Passau par Wolf Huber et une très belle *Nativité* d'Altdorfer. Uhlworm admirait particulièrement les dessins d'Hans Baldung : un vieillard pris dans le drapé admirable d'une houppelande, un Christ en croix à l'encre brune et une feuille couverte de têtes d'hommes, de femmes et d'enfants avec, dans le bas à gauche, des études de mains, refermées en un geste menaçant.

Chaque été, Uhlworm quittait Berlin et passait trois semaines chez nous, à la campagne. Il fuyait l'air suffocant de la ville et la poussière que le vent, soufflant de la Baltique, jetait dans les rues. Il préférait, disait-il, la chaleur sèche des prés et l'horizon brûlé des plaines parce qu'il y trouverait toujours l'ombre bienfaisante d'un bosquet d'arbres ou d'une grange, et, plus loin, au gré de ses marches, la fraîcheur des sous-bois et les chemins humides

qui menaient aux étangs. Mais il appréciait par-dessus tout, bien sûr, le cabinet de travail que les lourds rideaux plongeaient dans l'obscurité aux heures trop lumineuses de la journée, et ces longs après-midi où mon père et lui se penchaient sur les passe-partout et parlaient à voix basse, tandis qu'avec mes sœurs nous nous reposions sur le canapé, obligées de demeurer enfermées dans la maison à cause de la chaleur du dehors. J'entends leurs chuchotements, les craquements du parquet et le froissement des rideaux soulevés par les courants d'air, et il me semble que je pourrais encore sentir sur ma peau le souffle chaud de cet air, chargé des odeurs d'herbes coupées et d'eau croupie.

Quelques jours avant son arrivée, mon père faisait nettoyer le salon du piano et installer une table toute en longueur. Uhlworm recréait là une sorte d'atelier. J'aimais l'observer quand il disposait les outils dont il aurait besoin pour les menues restaurations que nécessitait notre collection. Je restais devant lui, silencieuse et intimidée. Sans doute, était-il, lui aussi, un peu gêné de ma présence – il n'avait pas l'habitude des enfants. Pourtant, à sa manière un peu rude et distante, il ne manquait pas de me nommer chacun des objets qu'il sortait de sa mallette et me précisait comment il les utiliserait. Je crois que c'est en le voyant aligner soigneusement sur la table les pinceaux et les

brosses, les grattoirs, les estompes finement roulées, les feuilles blanches, et en l'entendant me parler de doublage et de réencollage, de papier de Chine ou du Japon, et de gomme arabique que j'ai décidé, l'été de mes quinze ans, que je serais, moi aussi, restauratrice de dessins, et je ne savais sans doute pas encore très clairement si c'était pour ces noms qui m'évoquaient des lointains étranges, pour la précision du geste, le silence et la concentration qui entouraient ces délicates opérations ou pour le toucher de velours des papiers grège et ivoire. Et puis, il y avait aussi ces minutes magiques où Uhlworm me demandait d'aller lui chercher un peu d'eau dans une coupelle et de la mie de pain. Il me montrait comment malaxer la mie pour en faire une sorte de gomme, idéale, m'expliquait-il, pour dépoussiérer les dessins et ôter les taches les plus légères. J'avais le droit, parfois, de frotter très délicatement cette gomme sur un dessin peu fragile.

Uhlworm a vieilli ces derniers mois. Il ne restaure plus que de rares dessins que lui déposent encore d'anciens clients. Sa vue est mauvaise maintenant et ses mains tremblent. Dans son atelier, les tables sont nues. Aucune feuille ne sèche plus sur les cordes qui traversent la pièce mais il flotte encore dans l'air des senteurs de colle et de fusain, de papier mouillé et d'encre que j'aimais tant.

Je ne travaille plus avec lui depuis plusieurs années, mais chez l'un des plus grands restaurateurs de Berlin, de l'autre côté de la ville, dans une vaste pièce, aérée et claire, avec de larges plans de travail en verre et en métal. Il n'y a pas, comme il y avait ici, de dessins posés ça et là, tout ce désordre apparent qui donnait l'impression de se tenir dans une réserve oubliée. Les gens à côté de moi ne parlent pas. Uhlworm non plus ne parlait pas, sauf quand Andrei passait à l'atelier, mais son silence n'était jamais pesant.

— Tu as de la peine ? m'a-t-il demandé.

Je ne parvenais pas à détacher mon regard du carton d'invitation.

— Je crois toujours que j'ai oublié et que je peux demeurer indifférente. Mais ce n'est jamais vrai, ai-je murmuré au bord des larmes.

Je sais depuis longtemps, pourtant, que notre collection de dessins a été dispersée et que de nombreuses feuilles ont tout simplement disparu – brûlées ou abandonnées dans des caches dont plus personne ne se souvient. Je sais aussi qu'à l'hiver 1945 Andrei avait envoyé quelques dessins de mon père en Russie, dont cette aquarelle de Dürer, et je ne dois pas être surprise de la reconnaître sur le carton d'invitation. Lui-même ne m'en avait jamais parlé. C'est Uhlworm qui m'a raconté, quelque temps après la mort d'Andrei, comment celui-ci avait retrouvé certains de nos dessins dans

la musette d'un soldat russe et décidé de se rendre chez nous pour récupérer le reste de la collection. Un long récit déroulé un soir de novembre dans l'atelier que la nuit assombrissait peu à peu sans que nous songions à allumer les lampes. Uhlworm tenait la tête baissée et je ne pouvais lire l'expression de son visage. Moi-même, je n'osais bouger, guettant chaque mot, chaque détail qui aurait pu, alors, apaiser mon inquiétude et ma peine. J'écoutais Uhlworm et j'imaginai Andrei sur les routes qui menaient à notre maison, les champs enneigés et la masse sombre des fermes isolées dans tout ce blanc, la ligne nue des arbres et les étangs gelés. Mais mon imagination se refusait à le voir entrer dans la cour et monter les quelques marches qui menaient à la porte d'entrée. Quand Uhlworm s'était enfin décidé à allumer la lampe, l'éclat éblouissant de l'ampoule avait fait reculer dans l'ombre la silhouette d'Andrei, les étendues de neige et les contours mêmes de notre maison. « L'a-t-il trouvée ? » avais-je pourtant demandé à Uhlworm. Mais il avait secoué la tête : « Il était blessé et les chemins étaient impraticables à cause du brouillard et de la glace. Sans doute a-t-il dû faire demi-tour... — Mais que vous a-t-il dit ? » avais-je insisté. — Il était blessé et la zone des combats était toute proche. Il ne m'a rien dit d'autre. » Uhlworm s'était levé. Me tournant le dos, il avait

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01ELJN000250.N001
Dépôt légal : avril 2010